



FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2017

13 sept - 31 déc

DOSSIER DE PRESSE

LAÏLA SOLIMAN

Zig Zig

Service presse :

Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Raphaëlle Le Vaillant - assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13





LAILA SOLIMAN

Zig Zig

Mise en scène, **Laila Soliman**

Avec Mona Hala, Reem Hegab, Sherin Hegazy, Zainab Magdy, Nancy Mounir // Producteur, direction d'acteurs, lumières, Ruud Gielens // Costumes, Lina Aly

Production SHISH - Bruxelles - Le Caire // Coproduction Ambassade de Suisse en Égypte, Bureau de la Coopération internationale (Le Caire) ; HAU Hebbel am Ufer (Berlin) ; Kaaitheater (Bruxelles) ; Forum Freies Theater (Düsseldorf) ; BIT Teatergarasjen (Bergen) ; Zürcher Theater Spektakel (Zürich) ; D-CAF (Le Caire) ; Nouveau théâtre de Montreuil, centre dramatique national // Coréalisation Nouveau théâtre de Montreuil, centre dramatique national ; Festival d'Automne à Paris En collaboration avec Mahatat for Contemporary Art, 15/3 Studios et Goethe-Institut (Le Caire) // Avec le soutien de l'Onda Spectacle créé le 14 avril 2016 au Jesuit Cultural Centre (Le Caire)

Il y a presque cent ans, un petit village d'Égypte était pris pour cible par l'armée britannique. Lors du procès, fait rarissime, des femmes prennent la parole pour expliquer que les soldats les ont violées. Laila Soliman part de leurs témoignages pour évoquer ce moment historique et la persistance de la violence de genre qui le sous-tend.

Née en Égypte, Laila Soliman s'est formée au théâtre à l'Université américaine du Caire puis à Amsterdam. Elle travaille aujourd'hui comme auteure et metteuse en scène dans son pays natal. Dans *Whims of Freedom*, déjà, elle s'était plongée dans la Révolution égyptienne de 1919, qui avait vu la population se rebeller contre le joug de l'Empire colonial britannique. C'est à cette occasion qu'elle découvre les transcriptions du procès de Nazlat al-Shobak, un village situé près de Gizeh. Dans *Zig Zig*, elle fait revivre la parole des victimes de viols, venues témoigner en dépit du risque de stigmatisation. Reprises par le mouvement nationaliste de l'époque, leurs histoires sont devenues une cause célèbre, avant de tomber dans l'oubli. Sur scène, cinq actrices s'attaquent à ce matériau historique et aux échos qu'il trouve dans le concept moderne de culture du viol. En laissant libre cours à la parole et à la danse, elles sondent ce qui a changé - ou non - en un siècle. Avec *Zig Zig*, Laila Soliman, l'une des voix montantes de la scène indépendante égyptienne, invente une œuvre nourrie par une véritable conscience politique et sociale, entre documentaire et réinvention théâtrale.

NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

Jeudi 12 au samedi 21 octobre

Lundi au vendredi 20h, samedi 19h, relâche dimanche

11€ à 23€ / Abonnement 8€ et 10€

Durée : 1h30 - Spectacle en arabe et en anglais, surtitré en français

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

ENTRETIEN

Laila Soliman

Zig Zig est inspiré d'un procès pour viols qui a eu lieu avant la Révolution égyptienne de 1919. Comment avez-vous eu connaissance des sources historiques que vous utilisez ?

Laila Soliman : Mon précédent spectacle, *Whims of Freedom*, était une commande du Lift-Festival pour commémorer la Première guerre mondiale. Avec un spécialiste de l'histoire culturelle, nous nous sommes demandés pourquoi les Égyptiens n'ont pas de mémoire collective de cette guerre – l'histoire collective se concentre sur ce qui vient ensuite, la Révolution de 1919. En l'occurrence, l'un des livres que nous avons trouvés sur le sujet, *The Ordinary Egyptian*, citait une femme qui décrivait le viol qu'elle avait subi sous le protectorat britannique. La citation était tirée d'un document officiel qui avait circulé dans le pays, et elle a éveillé notre curiosité : l'incident lui-même était relativement connu en Égypte, mais pas les détails, le contexte et la magnitude des viols perpétrés dans ce village par des soldats britanniques, ainsi que l'importance politique qu'ils ont eue par la suite.

Nous avons demandé aux archives du Foreign Office de Londres de nous envoyer la transcription officielle du procès qui a suivi. Nous n'avions alors pas anticipé les délais d'envoi ni la taille du dossier. Nous avons donc dû inclure qu'une seule page dans *Whims of Freedom*. Ce n'est qu'ensuite que nous avons décidé de créer avec *Zig Zig* un spectacle complet inspiré par ces événements, et la manière dont on peut les lire aujourd'hui.

Est-ce que la transcription du procès vous a surprise ?

Laila Soliman : Beaucoup, pour différentes raisons. D'abord, elle remettait en cause des stéréotypes répandus sur la culture, la religion et le niveau d'émancipation des femmes de l'époque, ainsi que l'opposition traditionnelle entre femmes éduquées et paysannes. Par ailleurs, voir des femmes témoigner au sujet de viols, individuellement mais aussi collectivement, est très rare au niveau mondial, particulièrement à cette époque. L'écho politique que le procès a eu, m'a également surpris, parce qu'il est devenu un véritable sujet de société. On peut se demander si ce n'est pas lié au fait que ces viols constituaient un argument en faveur de l'indépendance : ils ont été ajoutés à la liste d'atrocités britanniques que les Égyptiens ont préparée pour étayer leur cause. Mais même en prenant cela en considération, c'est très significatif.

Est-ce que vous avez également travaillé avec un historien pour préparer Zig Zig ?

Laila Soliman : Oui, avec une jeune historienne britannique, Katherine Halls. Pour *Zig Zig*, comme pour *Wings of Freedom*, j'ai voulu collaborer de très près avec des chercheurs, parce qu'ils ont intérêt à donner une forme vivante à leur travail, et que je voulais de mon côté arriver à une meilleure compréhension du sujet. Nous avons utilisé toutes les sources que nous avons pu trouver, égyptiennes et non-égyptiennes. Du fait de la difficulté de ce travail, nous avons aussi choisi la transparence pour nos recherches : pour les deux projets, nous avons créé une archive en ligne de toutes les ressources utilisées .

Vous remettez en cause l'histoire telle qu'elle est conventionnellement présentée en Égypte. Pourquoi ?

Laila Soliman : Il s'agit moins de conventions que d'un récit nationaliste et officiel. Dans le monde entier, la manière dont l'histoire est écrite pose des difficultés. L'idée que l'histoire est purement quantitative ou correspond à ce que les hommes politiques ont décidé est un problème – particulièrement dans notre partie du monde, où les systèmes d'autorité sont très masculins. C'est une histoire principalement racontée par les hommes, pour les hommes. Elle est centrée sur des personnalités importantes, et ce qui en est dit correspond à ce qui arrange les tenants du pouvoir à un moment donné. C'est évident, notamment au moment de l'établissement de jeunes régimes postcoloniaux. Soixante-cinq ans après l'indépendance d'un pays, on regarde l'histoire qui y est écrite, et on voit clairement pourquoi elle l'a été de cette manière. Dans la situation actuelle, où nous avons nous-mêmes récemment vécu des mouvements révolutionnaires, la comparaison est inévitable – et on se rend compte que ce que le système dit de notre expérience ne la reflète pas vraiment. C'est pour cela que j'ai envie de lire le passé à travers le présent, et le présent à travers le passé, avec une approche différente.

Est-ce que vous vous êtes rendue dans le village en question pour vous renseigner sur ce que les femmes sont devenues après le procès ?

Laila Soliman : Nous sommes allés au village pour prendre en photo la statue de commémoration qui s'y trouve, pour voir au moins ce qu'il en reste publiquement, mais c'est tout. Il ne s'agit pas d'une investigation journalistique – nous faisons un travail artistique, et nous essayons de relire le procès à partir de notre expérience actuelle. Nos recherches ont révélé que les viols n'étaient plus mentionnés dans le village.

Pourquoi avoir appelé ce spectacle Zig Zig ?

Laila Soliman : « Zig Zig » revenait dans le procès. Il semble que les soldats utilisaient beaucoup cette expression pour désigner l'acte sexuel dans les colonies. Elle était également utilisée dans différentes parties du monde par les armées française et britannique, avec une prononciation différente. Même aujourd'hui, en faisant une recherche avec ces mots, on trouve des films pornographiques, ils sont aussi dans une chanson des Spice Girls... C'est une expression qui a eu une vie par la suite.

Comment est-ce que vous avez choisi les interprètes ?

Laila Soliman : C'est un mélange de personnes avec qui j'ai collaboré par le passé, et d'autres dont je connaissais le travail. La première sélection s'est faite de manière intuitive – ma principale décision a été de faire jouer cette pièce par cinq femmes. En soi, je trouve que c'est une image qui a un réel pouvoir symbolique, et qui joue sur notre perception du genre car elles parlent à la fois pour elles-mêmes, pour les victimes et pour les enquêteurs. Je voulais voir comment il était possible de remplir ces fonctions sans recourir à des stéréotypes genrés.

Quels ont été vos choix musicaux pour ce projet ?

Laila Soliman : Nous utilisons un certain nombre de chansons d'époque. Notre violoniste, l'une des cinq femmes en scène, a

par ailleurs composé des morceaux spécifiquement pour le spectacle. En termes d'expression, je voulais inclure la musique comme voix non-verbale et non comme simple accessoire.

Comment la danse intervient-elle dans Zig Zig ?

Laila Soliman : Elle est née d'improvisations avec les interprètes qui y sont formées. Deux sont elles-mêmes chorégraphes : j'aime travailler avec des équipes qui ont des talents différents, de manière à ce qu'il y ait plus d'entraide et moins de hiérarchie entre nous en tant que collectif. Quand on parle de danse, dans ce cas précis, il ne s'agit pas seulement de chorégraphie : nous avons essayé de trouver des manières alternatives de lire et d'écrire l'histoire, pas seulement par les mots, mais à travers le corps. Le but était de combiner nos mémoires physiques actuelles pour essayer de lire ces voix de femmes. Il s'agit de trouver d'autres moyens d'expression, parce que nous ne sommes pas que des esprits.

Vous vous demandez notamment à quel point les choses ont changé ou non en ce qui concerne le viol...

Laila Soliman : Je n'en parle pas énormément dans *Zig Zig*, mais je pense que c'est un élément que le public aura à l'esprit sans qu'il soit nécessaire de le voir sur scène. Quand on voit quelque chose au théâtre qui correspond à ce qu'on ressent dans la vie quotidienne, on fait cette comparaison soi-même. Le spectacle y fait allusion, et je pense que c'est évident quand on regarde les procédures d'enquête, les lois et les sanctions au niveau international aujourd'hui, à quel point il est difficile de prouver un viol... Des spectateurs sont venus nous voir un peu partout dans le monde pour nous dire qu'ils avaient vécu une expérience similaire. Et on parle de quelque chose qui a eu lieu il y a plus d'un siècle, entre des soldats britanniques et des paysannes égyptiennes – même pas des citoyens égaux dans une société démocratique.

Un autre aspect qui nous a semblé très important, c'est le fait que le système britannique de l'époque se voulait juste et transparent, et avait au moins lancé une enquête. Quand on pense à notre régime actuel, qui a d'énormes difficultés à admettre quelque erreur ou violence que ce soit, et à ouvrir des enquêtes... Nous voulions interpellier sur le pouvoir militaire et son implication dans certaines sociétés : sommes-nous beaucoup plus avancés, un siècle plus tard ?

Comment Zig Zig a-t-il été reçu en Égypte ?

Laila Soliman : Les retours du public ont été majoritairement positifs. *Zig Zig* est très différent de mes autres spectacles, parce qu'il ne traite pas directement du présent. Il est plus facile pour les gens de ne pas être en désaccord. En ce qui concerne les autorités, nous avons eu beaucoup de chance, mais nous utilisons aussi un système compliqué par lequel les spectateurs doivent s'inscrire en ligne pour venir, car sinon nous ne pourrions pas vendre de places. C'est un moyen d'éviter la censure et la nécessité de demander des permissions. Le gouvernement rend les choses très difficiles pour ceux qui veulent échapper à leur contrôle.

À quoi ressemble aujourd'hui la scène indépendante en Égypte ?

Laila Soliman : Ça devient de plus en plus difficile. Ce n'est pas seulement une question de censure étatique, mais également de censure intérieure des spectateurs, de ce qui est acceptable à leurs yeux en ce qui concerne le sexe, la politique, la religion. Mais il me semble essentiel de continuer à dialoguer avec le public, de s'attaquer à ces mécanismes.

Quelle influence le Printemps arabe a-t-il eu sur vous en tant qu'artiste ?

Laila Soliman : Je me suis recentrée sur l'essentiel, sur le plan esthétique comme sur celui du contenu. Les événements m'ont appris à me libérer du superflu.

Vous avez terminé votre formation en Europe avant de retourner travailler en Égypte. Est-ce que l'idée de vous installer ailleurs vous a effleurée, ou est-ce que vous avez toujours voulu rentrer au Caire ?

Laila Soliman : Je continue à travailler ailleurs dans le monde, à la fois comme dramaturge pour des spectacles européens ou en lançant de nouveaux projets, mais je préfère travailler en Égypte. C'est très important pour moi de trouver un trait d'union avec le contenu de ce que je présente, ceci est rendu possible quand on a des liens forts avec ce qui nous entoure. Je n'ai jamais eu envie d'émigrer volontairement, parce que c'est précisément le contexte égyptien qui m'inspire le plus.

Est-il difficile aujourd'hui pour une femme d'être auteure et metteuse en scène en Égypte ?

Laila Soliman : Je ne crois pas que ce soit plus difficile en Égypte qu'ailleurs, parce que ça reste un défi partout dans le monde d'être une femme qui met en scène. Je dirais que ce qui est difficile, c'est d'être une femme dans la vie de tous les jours en Égypte – et aussi d'être metteur en scène ici, que l'on soit un homme ou une femme.

Propos recueillis par Laura Cappelle

BIOGRAPHIE

Née en 1981, **Laila Soliman** est une auteure et metteuse en scène égyptienne. Elle vit et travaille au Caire.

Concevant l'art comme un outils d'émancipation des individus, elle développe un théâtre indépendant, social et politique, à travers lequel elle tente de mettre en valeur des modes d'expression ignorés, voire étouffés.

Ses plus importants travaux sont *The Retreating World* (2004), *Ghorba, images of alienation* (2006), *Egyptian Products* (2008), *...At your service!* (2009), *Spring Awakening in the Tuktuk* (2010), *Lessons in Revolting* (2011) et une série théâtrale documentaire sur la violence policière et militaire intitulée *No Time for art* (2011). En 2008, elle est dramaturge sur le projet de théâtre documentaire *Radio Muezzin* de Stefan Kaegi (Rimini Protokoll), toujours en tournée internationale.

www.houseonfire.eu



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com